

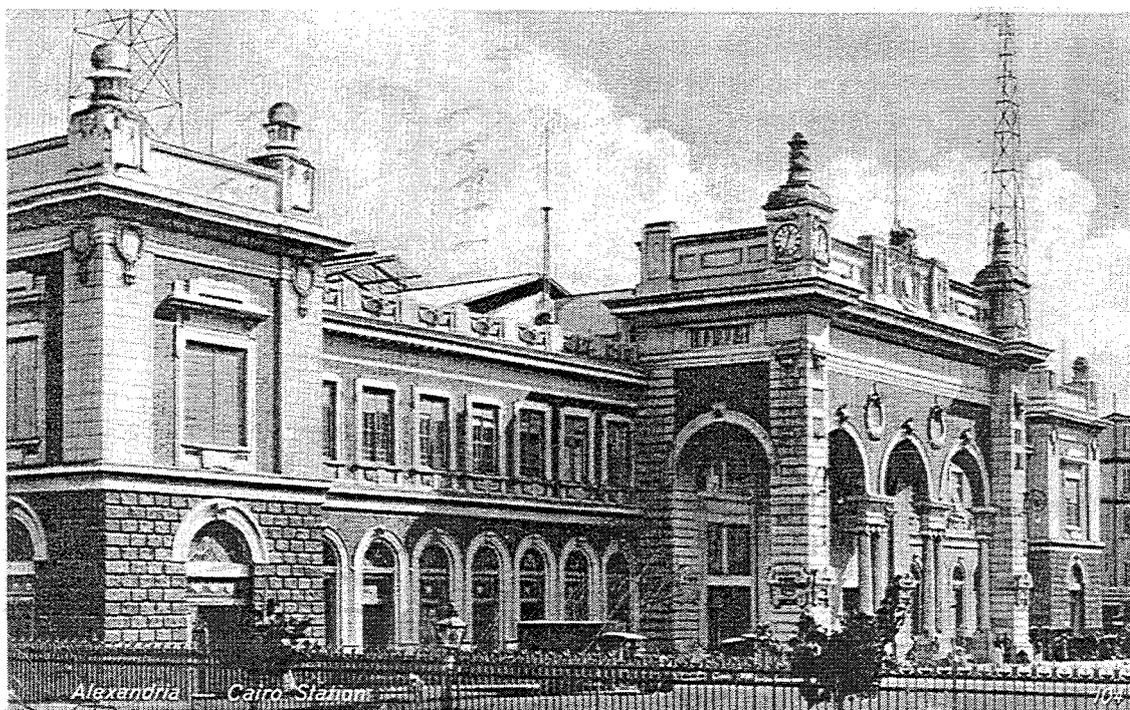
AAHA = Amicale Alexandrie Hier et Aujourd'hui

Fernand Leprette

1938

Alexandrie, porte de l'Ouest

2^{ème} partie



Cahier no 21

(pour la 1^{ère} partie, voir cahier no 20)

Avril 2000

Le quartier du port

A l'une des trois terrasses du *Sailing*, les élégantes Alexandrines viennent s'asseoir, pour l'heure du thé, comme au spectacle. Elles demandent à la rade ouest qui s'ouvre devant elles de les divertir ou, tout au moins, de soutenir agréablement leurs songeries. Le fond de la scène est sans doute bien éloigné pour qu'on s'y intéresse : Agami, le désert du Mex, les tanneries dont, fort heureusement, les horribles odeurs ne parviennent pas jusqu'ici, les toitures symétriques qui abritent beaucoup de choses qu'on aurait trop de peine à distinguer, puis les marmites de la *Vacuum Oil*, les amusants wagons aériens du quai au charbon décidément trop fumeux, la grosse foule du quai de la Marine et, par delà, leur ville chérie et honnie, qui rassemble ses dominos pour une partie au bord de l'eau. Oui, tout cela est bien loin. Mais on a plaisir à revoir le pimpant *Mahroussa*, avec sa coque blanche bordée de vert, sa cheminée jaune, ses cuivres astiqués, qui attend le bon plaisir royal. On a même un coup d'œil pour le désuet bateau école, le *Faroukia* noir et blanc qui dresse, comme toujours, ses mâts et ses voilures dans un ciel délicieusement pâle. A droite, c'est le club distingué pour la navigation à voile, et le club d'aviron qui, vraiment, n'est pas mal. Les petites barques qui papillonnent, avec leur double voile latine, autour de vieilles mahonnes échouées, font des taches blanches d'une aimable gaieté. Que choisir pour la prochaine promenade ? Cotre ? Yole ? Dinghy ? On entend siffler les matelots qui repeignent les coques. Il fait bon vivre. On allume une cigarette. Et puis, l'on rêve à ce house-boat qui flotte là-bas, comme une énigme : on voudrait tant faire partie de ce club des Trente. « Quels trente ! » Ces saturnales, *how exciting !* Tiens le *Marco Polo* qui s'éloigne, non sans faire défiler, comme il se doit, tous ses passagers au bastingage ! Naples ! Ah ! tentation ! Descendre au moins jusqu'à ce ponton, sauter dans une barque, plonger dans l'eau profonde, loin, pas trop loin, des indiscrets ! Mais voilà le grand hydravion blanc de *l'Imperial Airways* qui arrive de Mirabelle, vire puissamment. Déjà, il a rebondi sur ses patins en faisant jaillir l'eau autour de lui. Mon courrier ? On ne bouge pas. Le ressac, derrière soi, n'est qu'un murmure persistant et monotone qui suggère juste ce qu'il faut de mélancolie pour être tout à fait heureux. Le soleil couchant éclabousse à son tour le sommet du phare. On allume une autre cigarette. Décidément, le port vous sauve de la vulgarité des plages.

Du pont de Gabbari, le port se réduit, de chaque côté d'une lourde barre de fumée, à deux ou trois flagues d'azur insignifiantes que divisent des raies grises et que ferme, sur l'horizon, la longue façade blanche du palais de Ras El Tin avec son dôme bulbeux au centre. C'est qu'on est saisi par un tout autre spectacle, abasourdi par un vacarme tonnant, rejeté durement contre la balustrade par les remous d'une chaussée qui trépide et s'affole. Jamais ne cessera ce défilé de chariots, de tombereaux, de camions et d'autos, tous plus chargés les uns que les autres d'énormes balles de coton carrées, de sacs de graines, de madriers et de planches, de tonneaux d'huiles et de ciment, de couffes de charbon noir, de tas de pierres et de sable. En abordant la courbe du tablier, chaque attelage manque des sabots. Le tram du Mex passe avec un sourd grondement, et c'est alors que le sol frémit. Le maître du pont, c'est le charretier. Il faut voir bondir sur les pavés

son long chariot bas à quatre roues, tout peinturluré, derrière les deux chevaux ou les deux mulets, blancs et bruns, petits, luisants, agitant une longue et noble queue. Debout, sur le plancher, dans le soleil, svelte et costaud, sa longue robe grise saccagée par le vent de mer, coiffé du chapeau de toile blanche, fouet et rênes en main, le charretier de Gabbari n'est pas indigne des anciens auriges allant prendre le départ à l'hippodrome. Un cireur de bottes, accroupi près de moi, partage mon admiration.

Ce n'est pas ici un lieu pour rêveurs. L'on y voit le port s'exténuer à sa rude besogne qui est de faire circuler toutes les choses qui servent à bâtir, à nourrir, à vêtir, et à plaire. Tout ce que, chaque année, des milliers de vapeurs et de voiliers déversent le long de cinquante accostages, sur des kilomètres de quais : charbon, nitrates, bois, machines, tissus, fruits qui doivent être distribués à travers le grand corps de l'Égypte. Et les balles de coton que l'Égypte destine à l'extérieur, les sacs d'oignons, les paniers de tomates, les œufs, tout cela doit être, au contraire, jeté dans le ventre des bateaux qui prendront le large.

D'un élan hardi, le pont enjambe l'éventail de voies ferrées que la gare de triage de Gabbari resserre ou déploie, venues de Sidi Gaber et qui s'insinuent vers le môle à charbon, suivent les quais du centre jusqu'à Ras el Tin, jusque sous le regard de nos élégantes du *Sailing* et, à gauche, vont dans la direction du Mex se perdre au fond de nombreux hangars. Une file de wagons-citernes rampe et s'en va dormir au dépôt de la *Socony Vacuum*. Un interminable convoi de wagons-plate-formes s'éloigne, après s'être soulagé de ses balles et de ses sacs. Une locomotive haut le pied hurle et fume et cherche à se frayer passage à travers des rames endormies jusqu'à une colline de gaillettes qui bouche en partie la vue du port.

A deux pas, le canal Mahmoudieh coule sous son dernier pont. L'écluse qui le relie à la mer est là, au bout du regard. C'est elle qui, au détriment de Rosette, a rendu à ces lieux leur ancienne activité commerciale, ce que le grand Mohamed Aly avait prévu. Il est discret, le canal Mahmoudieh. A peine a-t-il frôlé le jardin Nouzha qu'il se détourne vers le sud et se fait oublier. Il n'y a pas si longtemps encore que les pachas recherchaient, sur ses bords, la solitude qui convenait à leurs jardins et à leurs palais.

En cette saison de l'année, il n'y a plus, au fond d'un lit encombré d'herbes, qu'un maigre filet d'eau boueuse. Des ficus, des lebbeks ombragent le chemin que je suis. Sur l'autre rive, des cactus tordent leurs troncs en tous sens, soudent comme des mains leurs palettes épineuses, pour former un rempart infranchissable à des champs de bananiers. Voici que la berge fait un coude et je retrouve les palmiers qui portent, comme des colliers, leurs régimes de dattes. Au delà, une voie ferrée que nous rejoindrons à Gabbari. Et voici la nappe gris perle, infiniment douce, du lac Mariout. Je refais ce que j'appelais naguère la promenade sentimentale. Ai-je donc tant vieilli, mon Dieu ? Une lune énorme se levait au-dessus de ces mêmes terrasses dépeignées, les crapauds chantaient, les ombres chuchotaient, des chiens se jetaient tout d'un coup avec rage contre les grilles. Sous l'éclairage lunaire qui changeait les troncs d'arbres en colonnes de gemme, j'avançais dans un décor qui me semblait aussi délicieusement irréel que

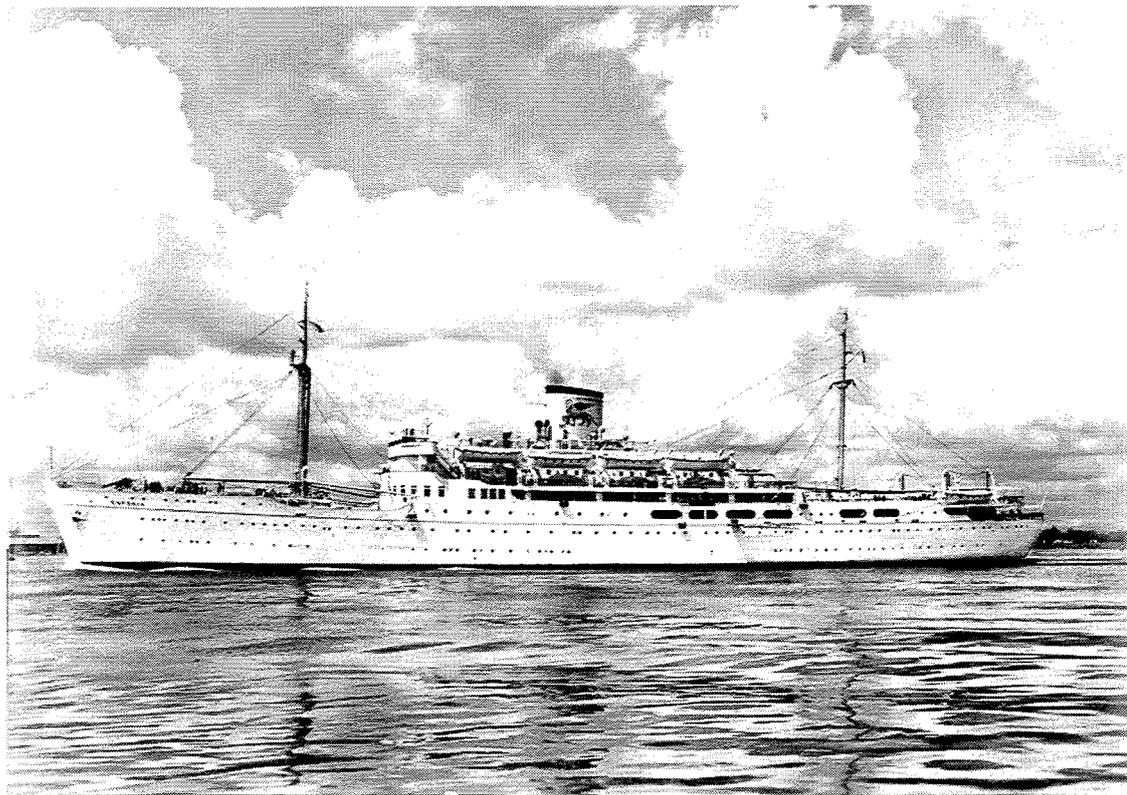
la vie, à moi qui revenais des champs de la mort.

Mais ce n'est pas le moment de remuer tous ces souvenirs. Les échappées sur le Mariout de rêve se font de plus en plus rares. Le pont de Karmous vire sur lui-même, comme il se doit, lorsqu'on est devenu un pont moderne. Les cheminées d'usines se multiplient, et aussi les vitrages d'ateliers, les longues murailles des entrepôts avec leurs étroites fenêtres grillées, cependant que se creusent toujours davantage les ornières du chemin. C'est ici que l'importance industrielle d'Alexandrie vous est révélée ; moulins, savonneries, huileries, filatures, brasseries, fabriques de cigarettes, de tuyaux en ciment, de papier, d'allumettes, de glaces, de *zibib* et de *halawa*, scieries, ateliers mécaniques de toutes sortes, auxquels il faut joindre les dépôts des compagnies du Gaz, des Eaux, des Trams. Monde insoupçonné. Et les canges poursuivent leur voyage sur le mince cours d'au envahi d'herbes, traînées par trois haleurs, pesant de toute leur fatigue en avant, mains au dos. Elle s'arrêtent, posent une passerelle sur la berge, se vident de leurs briques, de leurs balles et de leurs sacs, derrière des murailles, attendent qu'on leur jette en pâture une charge de bois. On approche de Gabbari; de solides escaliers de briques descendent vers elles, des routes pavées retentissent du tonnerre des chars. La mer est là, de l'autre côté de l'écluse. Il faut patienter jusqu'à l'heure nocturne où le passage sera libre, où les canges iront accoster le long du môle ou bien descendront vers le Sud.

Sans cette gare de triage, sans cette écluse, le port est condamné à l'étouffement, lui qui assure la presque totalité des échanges entre l'Égypte et le monde entier et qui desservait, hier encore, tout le Proche Orient, Chypre, Syrie, Palestine.

Du pont de l'écluse, on identifie les fumées de tout à l'heure; c'est le quai du Newcastle et du Cardiff. Avec ses transbordeurs aériens, ses grues, ses plates-formes, ses poutrelles de fer, ses bateaux noirs, ses collines noires, il s'impose au centre du port. Impossible d'ignorer que le charbon de l'Égypte vient du dehors. De mauvaise humeur, il jette sa poussière sur la ville et cache à demi la tour du phare.

A l'ouest d'un four en briques, où l'on vient de détruire par le feu (la porte est encore fermée et scellée) quelques sacs de haschich et d'opium de contrebande, s'étendent des quais silencieux et récents. De ce côté se dirigent les tonneaux d'huiles des États-Unis, les phosphates de Hollande, les bois de Scandinavie et de Roumanie. Justement, un norvégien, le *Tilthorn* accoste avec des nitrates d'Iquique. Ici règnent les puissances du monde : la *Shell*, la *Socony Vacuum*, la *Mantacheff*. Quel contraste entre l'aspect débraillé du môle au charbon et ces réservoirs de pétrole, d'essence, de mazout, aux reflets d'argent, nets, aristocratiques et dangereux qui tiennent à distance, au bout de leurs pipelines, bateaux-citernes et pétroliers !

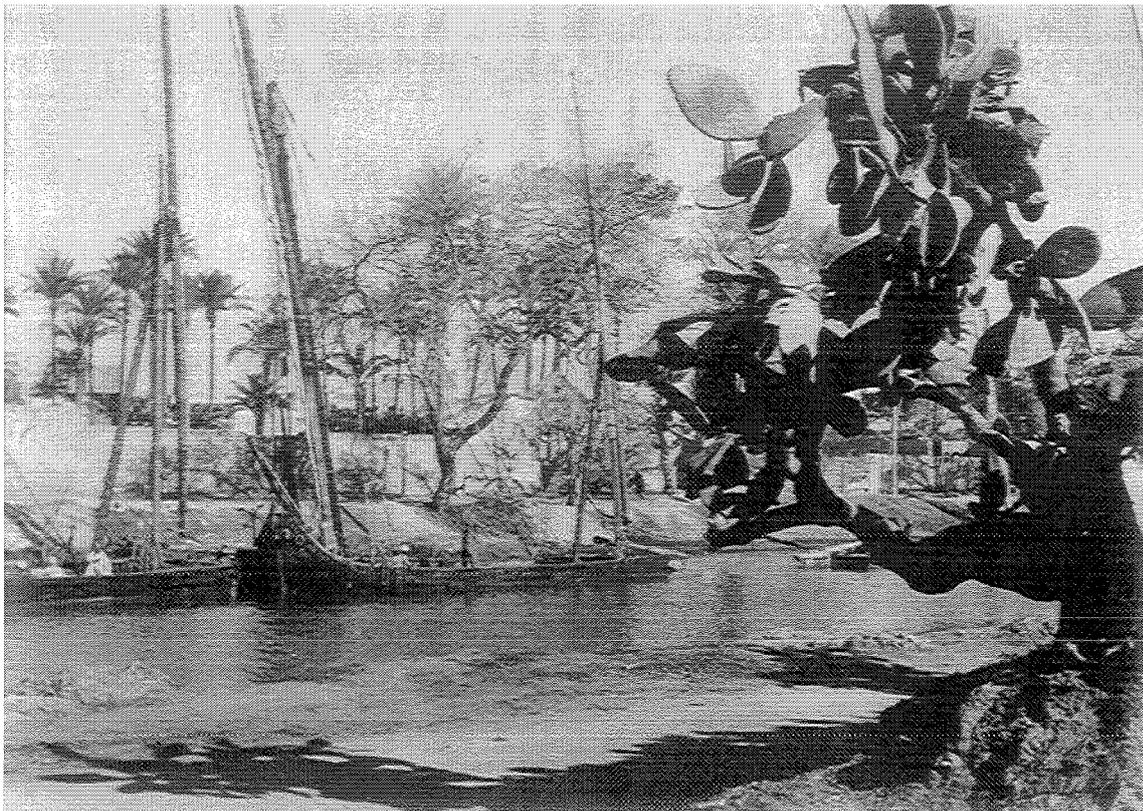


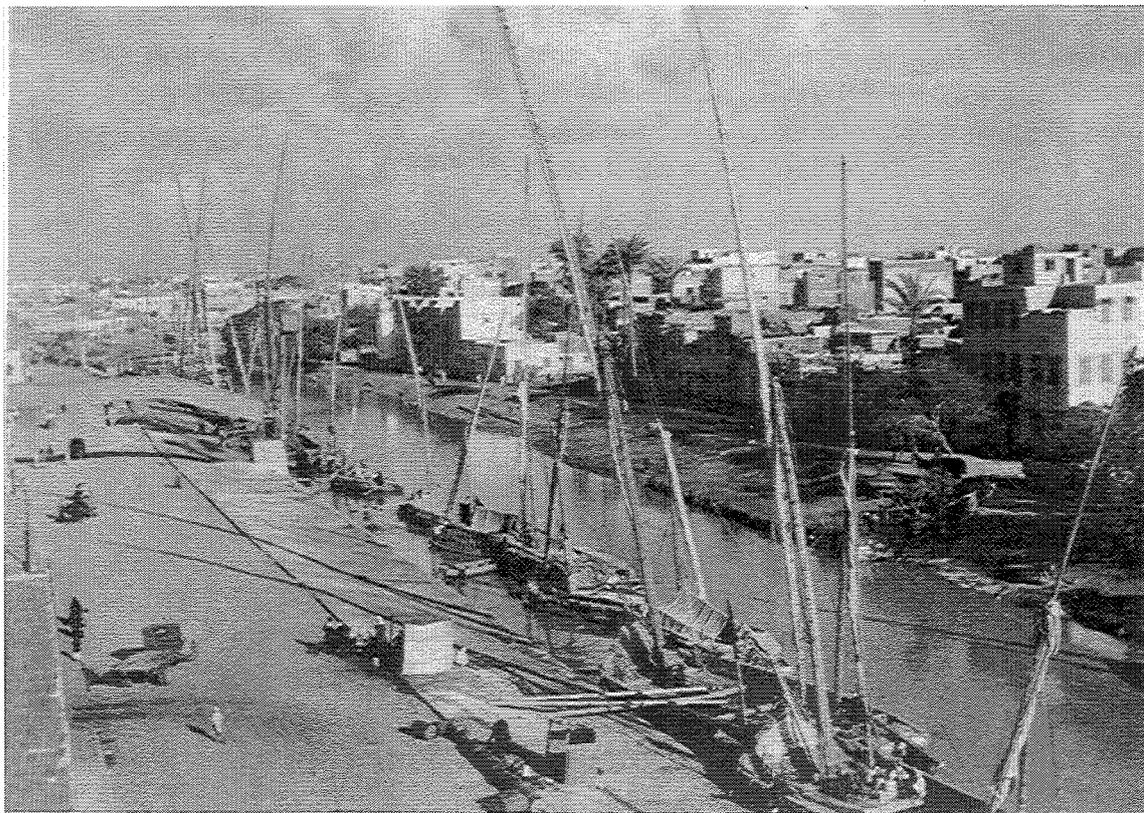
A l'est de la tourelle aux stupéfiants, paquebots et cargos se donnent rendez-vous. Voici les coques blanches à liséré bleu de la *Lloyd Triestino*, les cheminées noires des *Messageries Maritimes*, les plus rapides unités de la Méditerranée : le *Mariette Pacha* et l'*Esperia*, les bateaux de la *Khédivial Mail*, noirs et jaunes, ceux de l'*American Export* qui tracent un E majuscule sur l'écusson blanc et rouge de leur cheminée, les nouveaux venus de la *Misir* que l'on reconnaît à leur triangle vert. La puissante compagnie Barker aligne ses cargos : *City of Evansville* arrive de Montréal ; *City of Birmingham*, de New York, nous tend son manifeste ; autos, pneus, tracteurs, machines frigorifiques, matériel de cinéma, matériel scolaire ; *Volturno* décharge des tissus laine et coton, des colorants d'aniline, des métiers à tisser, des pompes de Liverpool, des tôles d'acier, des semoirs, des briques réfractaires, du goudron, de la bière et du whisky de Glasgow et attend le coton et les graines qu'il doit remporter à Hull. Voici le *Kagu Maru* japonais parti de Kuschiro. Voici l'*Andros*, de la Deutsche Levante Linie, qui embarque des balles de coton pour Brême, Hamburg et Rotterdam. Voici *El Nil* de la *Société Misir* qui emplit sa cale de coton et de riz pour Marseille. Et le yougoslave *Princesse Olga*, le *Lys* belge, l'*Abdel Latif Loutfy* égyptien. Et les fins voiliers grecs qui apportent du raisin des îles. Sur les passerelles courent, sans jamais s'interrompre, d'étonnantes fourmis chargées de sacs de pommes de terre américaines. Les chariots enchevêtrent leurs attelages à travers ces barils d'olives, ces fûts de vins, ces paniers de poires si délicatement emballées qu'envoient Naples et le Pirée. Encore un coup d'œil aux entrepôts de la Bonded Stores, pleins à craquer, et laissons la douane digérer gloutonnement ses millions. Nous savons à présent que le port commande le destin d'Alexandrie, depuis toujours ville de trafiquants.

Minet el Bassal, le palais de King Cotton

Minet el Bassal : le palais de *King Cotton*. Il n'est pas beau. C'est un cube jaunâtre, lépreux, nu, avec d'énormes grilles par lesquelles on aperçoit, sur des rayons sales, de petits paquets mal ficelés d'où s'échappe une sorte d'étoupe. S'élevant au bord du canal Mahmoudieh, dans un quartier sordide et peuplé, s'il se distingue de ses nombreuses dépendances, entrepôts ou *chounas*, c'est par son aspect vétuste et peu soigné. Rien ne signifierait au promeneur le temple de la richesse de l'Égypte, sauf, peut-être, la rangée de Chrysler, de Buick, de Packard, grosses brûleuses d'essence, dont les chauffeurs s'occupent à repolir sans cesse glaces et vernis sans cesse recouverts de la même poussière ouatée. Je dis : peut-être, car il s'y glisse aussi pas mal de guimbardes.

Du pont Gabbari, de toutes les rues avoisinantes, monte le tintamarre que font, sur les dalles et les pavés, d'énormes fardiens avec leurs balles en équilibre instable, des traîneaux colériques que poussent des ouvriers aux pieds nus à travers une brume grise. Aux portes des *chounas* se dressent, sur leurs trépieds, des balances romaines. Enorme comme un bloc des Pyramides, une balle se soulève, obéissant à un clin d'œil du peseur. Celui-ci, conscient de son personnage, fait glisser son lourd curseur sur le fléau : quatre cents, quatre cent dix, quatre cent vingt kilos. D'un pinceau ferme, il trace quelques chiffres sur l'enveloppe de jute, les transcrit sur un carnet. Et voici que la balle se met à grimper contre une muraille, disparaît, attirée dans un trou par une multitude de bras. Et les chars continuent leur ronde folle autour du palais, allant des bateaux de Gabbari, qui en ont assez de leur long périple, au quartier des entrepôts et, de là, aux quais maritimes. Plus encore que sur le port, on est ici au centre d'un tourbillon qui donne le vertige.





Ne pénètre pas qui veut dans le temple. Invité de ces messieurs, il faut que le Président, à qui l'on présente un célèbre écrivain de Paris (lequel habite l'Égypte depuis quinze ans), vous ait offert une tasse de café ou, en d'autres termes, ait donné le *sta bene* à votre visite. Tout se passe avec infiniment de courtoisie. Mais enfin, il faut accomplir les rites nécessaires. Votre ami le courtier vous introduit de même auprès de son patron de la National Bank, un joyeux Anglais brun et couperosé qui vous propose aussi un café. « Vous êtes ici, vous confie-t-il, dans une caverne de voleurs, et votre ami est, de tous, le plus dangereux. » Cette caverne est une cour ensoleillée, mais voilà le ton. On se tromperait du tout au tout en croyant que cette foule, où n'apparaissent encore que bien peu de tarbouches, - est désœuvrée, comme il semble au premier abord. Sous le bon garçonisme de rigueur, il y a la manière de traiter une affaire au vol, à travers les plaisanteries, les embrassades. Comme avec les potins de la ville, il faut savoir jongler avec les allusions les plus fugitives, le carnet à souche, le crayon. Vous êtes au milieu de prestidigitateurs : un œuf, un lapin, un chapeau haut de forme, et il en sort une commande. C'est la règle du jeu.

Qu'est-ce que ce fameux palais ? Autour d'un patio, de petites cellules, de petites cavernes (notre Anglais a raison) marquées de simples plaques de cuivre : d'un côté, les importateurs, de l'autre, les exportateurs. Entre onze et treize heures, quatre, cinq, six mille balles de coton, en moyenne, passent ici chaque jour, quelquefois deux cent mille après les congés de fête, représentant 400 000 livres. Façon de parler. Du coton, je ne verrai que les minuscules paquets où sont classés les types des maisons et les échantillons que des farraches, venant des

entrepôts, apportent dans des carrés de jute. Mais tout de même le coton flotte dans l'air, il se colle à vos vêtements, s'accroche aux cils, vous le respirez. Tous les doigts le happent ici et là, ne cessent de le palper, de l'étirer, il est devant tous les regards, dans toutes les pensées. « Toute la fortune de l'Égypte ! » s'exclame-t-on avec un complaisant orgueil

Cet homme en blouse de toile écrue pénètre dans une cellule, en sort pour disparaître dans une autre qui est contiguë, abeille qui butine. C'est un courtier comme mon ami. Suivons-le. Une grande table noire devant une grande baie vitrée, quelques paquets sur des rayons, un téléphone dans un coin, peut-être une chaise, ce n'est pas sûr. Il n'est pas question ici de confort, mais de richesse ou plutôt d'affaires. Un monsieur élégant a retroussé les manches de sa chemise de soie pour officier : c'est le classificateur d'une maison d'exportation. Il demande du *Sakel fully good fair*. Il dépèce l'échantillon du courtier, choisit une touffe grisâtre, la saisit entre ses deux mains, l'étire sur ses deux pouces, jusqu'à ce que la fibre montre sa longueur, sa couleur, sa résistance, son déchet. Il repousse le tout dédaigneusement, s'empare d'un autre lot, juge, rend son verdict. Il fait cela depuis un quart de siècle, chaque matin. Sa famille totalise quatre-vingt-quatre ans d'Égypte. Il en est fier. C'est un Grec des Îles. « Rien de plus simple. Un filateur du Lancashire, disons W. T. Roberts, veut mille, disons même dix mille balles Sakel, - et pourquoi pas ? - type à nous, mélange à nous, notre secret, bien entendu, quinze talaris, livraison novembre. *Va bene*. Je me couvre tout de suite par un contrat. Je ne vous apprend rien ? Bravo ! Le coton que je n'ai pas, vous le savez aussi, eh bien ! on le vend des cinq, des six fois de suite. Mais fin novembre, livraison, il faut. Avec mon contrat, moi, j'ai mon prix assuré. La différence ? Vous dites ? Si je ne trouve pas le coton ? Si votre ami refuse le coton ? Alors, mon chéri, ça va mal. C'est l'étranglement du marché, comprenez ? comme ça !... Et ça n'est pas littérature, hein ! »

La boutade de mon Britannique me hante. Des sonneries téléphoniques vibrent dans les cabines des boursiers. Il me semble que je commence à entendre leur langage.

- Allons à la farfara, me dit mon ami.

Dehors, c'est de nouveau la tornade. Dans les vastes *chounas* de la National Bank, les balles obèses craquent par toutes les coutures, pelucheuses mais alignées, étiquetées, surveillées, tâchées (quand la température monte trop, quelques petits fusibles au plafond déclenchent une douche opportune ; éventrées par le couteau du classificateur, elles attendent ici l'heure de la *farfara* et du pressage. On peut la toucher, cette fibre longue, fine, résistante, qui se transformera en coupons d'étoffes utiles, en pneus, en explosifs non moins utiles. On peut lui vouer un culte. *King Cotton* est aussi riche que le négus d'Abyssinie, mais son trésor est plus encombrant à transporter.

Impossible, d'ailleurs, de le laisser partir sans lui faire subir un mélange qui lui donnera le type défini, réclamé par le filateur, sans le présenter en balles dignes de lui. Chez K., on nous accueille avec une politesse non exempte de suspicion, qui nous tient à l'écart, jusqu'à ce que mon ami le courtier ait montré

patte blanche et qu'on se soit assuré que le célèbre écrivain de Paris ne fait pas d'espionnage pour le compte d'un concurrent. N'importe. Deux blondins continuent de monter la garde devant une claie horizontale grande comme la scène d'un théâtre. Autant que je puisse m'en rendre compte, des hommes, venus de différents points de la coulisse, jettent dessus des brassées de coton devant une rangée d'officiants en shorts qui attendent. Un chant s'élève. Debout sur une balustrade, dominant la scène, le chanteur en robe pousse une longue invocation magique en concentrant son regard sur le mystérieux mélange. Un démiurge, coiffé de rouge, avec une attention extrême, fait pleuvoir une courte averse sur le lit de fibres. Le chant s'enfle. Alors, mouvement parmi les acteurs : « Ne vous baissez pas encore, mes frères ! » module le prêtre en étendant les bras. Et puis, tout d'un coup, il les lance : « Du courage, mes frères ! Allez mes frères ! Que Dieu vous donne des forces ! » - « Dieu nous aide ! » répond le cœur. Les officiants se sont courbés et, en quatre secondes, mais à la même cadence, ils ont refoulé le coton sur le fond de la scène, tout en lui faisant subir un malaxage adroit. A leur place de départ, ils s'alignent de nouveau. Les blondins gardent leur secret. L'arroseur garde son secret. Le prêtre garde son secret. La cérémonie a la majesté d'un mystère.

Mais, dans la pièce voisine, s'agitent des fantômes aux prises avec les avalanches que déverse un tablier, sans fin. A travers un nuage de fibres, on distingue mal, au milieu d'énormes pansements, des cils poudreux sur des yeux noirs qui ont l'éclat de la fièvre, on ne voit que le jeu des jambes noires et maigres. Dans une fosse, d'autres fantômes se livrent à une danse frénétique, au rythme d'un refrain lancinant. Stop ! Ils ont jailli de la fosse qui se vide par le fond. Nous courons à l'étage inférieur : la montagne de neige, entre les mâchoires d'une presse à vapeur, fond à miracle et, n'en pouvant plus, pousse son cri. Dures comme le granit d'Assouan, cerclées de métal, dûment marquées de lettres et de numéros, les balles glissent dans un toboggan vers les entrepôts, vers les quais d'embarquement, prêtes pour Liverpool, Trieste, Marseille ou Hambourg.

King Cotton n'est pas une momie. Alexandrie a raison de le révéler à Minet el Bassal.



La Bourse

Mais il existe au cœur de la ville, sur la place Mohamed Aly, un autre temple où l'on rend un culte beaucoup moins raisonnable : c'est la Bourse des valeurs. Le passant qui s'engage dans la rue Chérif Pacha, a soudain son tympan droit déchiré par des vociférations. On s'égorge, pense-t-il. Mais non, ce sont des marchands alexandrins qui achètent et vendent des titres, bien sûr, comme par le monde entier, mais surtout le coton sur contrats. Ici, c'est le domaine du dieu fictif de la spéculation, du jeu séduisant...- « Mais inexorable, coupe mon ami le courtier qui a tenu à m'accompagner. Jeu séduisant, c'est vite dit. Plutôt une lutte très dure, de tous les instants, où l'on risque sa peau, en un tournemain. Le spéculateur parasite ! Soit ! mais utile ! le filateur de Liverpool a besoin de lui. L'exportateur a besoin de lui. Le fellah a besoin de lui. Certainement, mon cher monsieur. S'il n'y avait pas quelqu'un pour se faufiler entre la hausse et la baisse, pour courir le risque des échéances lointaines, pour décongestionner le marché, pour le régulariser par toutes sortes de ruses que vous voulez bien appeler machiavéliques, pour acheter quand il n'y a pas d'acheteur, pour vendre quand il n'y a pas de vendeur, les chounas crèveraient de pléthore, les transports de coton désarmeraient, les broches de Manchester se rouilleraient. Croyez-moi, il faut réhabiliter le spéculateur, bien que, moi, qui suis de Minet El Bassal, je ne l'aime point. Et même, je le déteste. C'est un bandit qui assassine froidement ses meilleurs amis. Quand il saute à son tour, c'est la règle du jeu. Mais cela n'a rien à voir avec la littérature. »

C'est la seconde fois, au cours de cette matinée, qu'on me le dit. Me voilà renseigné. Après tout, le spectacle de ces deux enceintes, l'une pour les contrats, l'autre pour les titres, de ces deux cuves bouillantes et hurlantes est bien le même dans toutes les Bourses du monde. Peut-être qu'ici, cependant, la gesticulation orientale lui donne un caractère plus dantesque. Peut-être aussi qu'on y perçoit le cri de la ville entière. L'Égypte a la passion du jeu, mais ici on la rencontre à l'état pur. Non seulement à la corbeille de la Bourse, mais dans les bureaux des commerçants, dans les études d'avocats, ou dans les cafés et les lieux de plaisir. Elle préside aux travaux et aux amusements. Les pistaches qu'on joue à pair ou impair paraissent meilleures. Nulle dinde n'est plus savoureuse que celle qu'on a gagnée en prenant des billets de loterie, assis à la table d'une brasserie.

Jeunes ou vieux, hommes ou femmes, tout le monde ne pense qu'à spéculer. Au temps du boom qu'a fait naître la guerre de 1914, Alexandrie a vécu dans une fièvre qui ressemblait fort à de la folie. Il suffisait de vendre le matelas de coton sur lequel on couchait pour entrer dans la ronde. Les cours de la Bourse s'inscrivaient en graphiques vertigineux. D'avoir gagné cent mille livres en deux jours, cela faisait perdre la raison. Et puis, tout a craqué. Mais la fièvre est toujours là, même en veilleuse. Alexandrie est toujours sensible à l'excès à d'invisibles ondes. Sur les plus faibles indices, elle passe de l'abattement le plus geignard aux espoirs les plus insensés. Alexandrie garde des nerfs de femme.

L'Alexandrin

Le véritable Alexandrin est, avant tout, un homme d'affaires, peu importe le genre d'affaires. La conquête de l'argent, voilà ce qu'il poursuit. Sans cesse à l'affût, il aligne des chiffres à vive allure sur sa boîte à cigarettes, s'avance, feinte, cache ses intentions sous un perpétuel badinage, se dégage de l'inextricable avec une surprenante mobilité, oscille entre le haut et le bas, laisse toujours, comme on dit ici, « la porte ouverte », s'accommode, s'il le faut, d'expédients, sait, enfin, se tirer habilement d'une faillite.

Il va de son bureau à la Bourse, ne songe qu'à ses combinaisons financières, donne sa parole d'honneur cent fois par jour, mêle dans sa conversation de beau parleur, des mots et des expressions empruntés aux nombreux idiomes qu'il connaît, n'ayant le culte d'aucun d'eux, et forgeant des néologismes sans hésitation. Il tient pour billevesées et fadaïses les émotions d'art, les recherches philosophiques, les tourments d'âme de gens incapables de traiter un arbitrage. Qu'on interroge les éducateurs qui ont formé des générations d'Alexandrins, ils vous diront avec quelle rapidité la curiosité d'esprit chez des élèves qui, cependant, promettaient, cède aux injonctions de la Bourse. Dieu Moloch, la Bourse ne compte plus ses victimes.

Profondément superstitieux comme un vrai joueur, tous les fétiches lui sont bons et il s'interdit d'entamer certains pourparlers un vendredi et de voir, le même jour, certaines personnes qui passent pour donner le mauvais œil.



Boulevard Saad Zaghloul

Voici un bureau exigü de la rue de France, sans autre mobilier qu'un coffre-fort et un téléphone sur la table. L'homme fait courir son eversharp, guette l'invisible, secoue la cendre de sa cigarette d'un doigt nerveux, rêve : « la chance » lui sourit. Au café du Nil, quatre hommes se parlent comme on délire, gesticulant comme on implore : la guigne les poursuit. Chez Baudrot, ce dandy qui s'empresse auprès des jolies dames, les quitte brusquement pour engager une conversation en langage chiffré à une table voisine : »A combien l'*Ashmouni* février ? Et le *Sakel fully good fair*, novembre ? » Dans un salon mondain, au milieu d'une partie passionnante de bridge, un joueur tire sa montre. Il est minuit. Sans prendre la peine de s'excuser, il se lève et revient d'ailleurs, l'instant d'après : il devait téléphoner pour connaître la dernière cote de Liverpool. Des femmes spéculent aussi en Bourse, se tiennent en contact journalier avec les agents de change. D'autres, matin, après-midi et soir, battent les cartes avec gravité.

Cette fièvre d'une spéculation pourvoyeuse de gains faciles s'accompagne d'un désir de jouissances immédiates et matérielles, de l'ordre du music-hall et du cinéma.

Les meilleurs demandent à l'aviron dans le port, au camping dans le désert, une indispensable détente nerveuse. D'ailleurs, si l'Alexandrin aime le luxe, ce n'est pas tant pour lui que pour en faire parade. Son bureau se trouve souvent dans une impasse, au fond d'une cour, où il se contente d'une table de bois blanc, d'une chaise en rotin. Parfois, même s'il a une auto, il s'en va au travail en tram, pourvu qu'on ne le voie pas et, parce que cela coûte moitié prix, debout sur la plate-forme. Même si les circonstances l'ont obligé à réduire son train de vie, on continue de le rencontrer aux « premières » des cinémas, au Sporting Club, à côté de sa femme, habillée à la dernière mode, soucieux, avant tout, de sauver la façade sociale, qui a sa valeur en affaires. Mais, que le coton monte de vingt talaris : automobiles avec chauffeurs, villas vastes comme des palais, ameublement de luxe, toilettes et bijoux, réceptions, voyages à l'étranger, bref, faste de grand seigneur. Il dépense alors sans beaucoup compter : de quoi tout le monde bénéficie.

Car il est tout de même temps de dire, pour être équitable, que l'Alexandrin a un œil net, la décision prompte, l'initiative hardie et le geste large du mécène. L'Alexandrin sait donner cent mille livres pour la fondation d'un hôpital. Plus qu'au Caire, une foule d'œuvres sociales se créent ici et vivent grâce à sa générosité.

Plus distingué dans ses manières que le Cairote, il se pique d'être plus ouvert aux nouveautés. Il est fier de sa ville où l'on est plus familiarisé avec la civilisation occidentale, ce qui lui confère, à ses yeux, une sorte d'aristocratie. Il est fier des Alexandrines.

Les Alexandrines

"Alexandrie, dit Barrès, est l'un des points du monde où sont rassemblées le plus de jolies femmes." Cela ne fait pas de doute. Les Musulmanes sortent peu, et c'est dommage. Quelques-unes, d'origine circassienne, laissent entrevoir un teint de lait. Parmi les femmes qu'on rencontre dans le monde, Grecques, Juives et Syriennes sont les plus jolies. Les Grecques, de peau bistrée, ressemblent à des Minerves en exil. Elles sont grandes. Leurs jambes ont la noblesse des colonnes doriques. Il y a de la nostalgie dans leurs yeux. La Juive montre une beauté moins sculpturale mais plus nerveuse. Ses hanches sont étroites. Un regard vif, malicieux anime son visage. La Syrienne a, dans sa démarche, une ondulation tout orientale et sait jouer de sa prunelle veloutée. Toutes possèdent une gorge pleine, des bras au galbe parfait et surtout d'admirables yeux noirs en amande, humides et ombrés de longs cils. Je ne surprendrai personne en notant que bon nombre de ces déesses alexandrines viennent du Caire. Quant à leurs toilettes, elles offrent une même note audacieuse, agressive, et la mode parisienne, qui donne le ton, plaît surtout par la fantaisie de ses détails.



Boulevard Saad Zaghloul

Modernes jusqu'au bout de leurs délicats petits pieds aux ongles peints, les Alexandrines ont un furieux désir de rompre avec tous les préjugés, de goûter à toutes les sensations. Elles ont horreur de la morale petite bourgeoise. Toutes ont peur de paraître dupes, même de leur cœur. Et, de fait, leur cœur est assez pratique. Qu'on ne les mette surtout point au défi ! Elles ne voient pas ce qui les empêcherait d'essayer la drogue dans une fumerie, d'écouter des propos scabreux dans un bouge ou ailleurs, de se baigner nues sur un coin de plage de leur choix, de frôler avec une volupté agréablement perverse toutes les pierres de scandale. Ce sont des être libres. Libres de se rendre à « l'apéritif » chez Baudrot, de dîner en ville, de passer la soirée au cinéma, au club, de jouer au poker et au bridge et d'oublier le rendez-vous qu'elles avaient donné à leur amant : n'ayons pas le préjugé des mots. Sodome et Gomorrhe ! s'écrie, avec l'accent de la vertu outragée, le Caire qui s'en est donné à cœur joie, deux mois durant, sur la plage libre et libertine de Ramleh. Mais Chrysis ne fait que se moquer, sachant le pouvoir de ses yeux, et ne refusant pas la légende.

Créatures de loisir, les Alexandrines sont, en vérité, la parure vivante de la ville. Près des hommes las des chiffres, elle font entendre l'éclat de rire dont ils ont besoin. Le luxe dont ils les entourent, elles le leur rendent au centuple par la fougue incomparable de leur joie de vivre. Pour eux, leur corps est un vase de rare délectation. Pour eux, leur esprit pétille comme une coupe de champagne. Pour eux encore, et pour qu'ils soient fiers de leurs compagnes, elles président avec un charme souverain à des réceptions dont on ne sait, de la munificence ou du raffinement, ce qu'il faut admirer le plus.

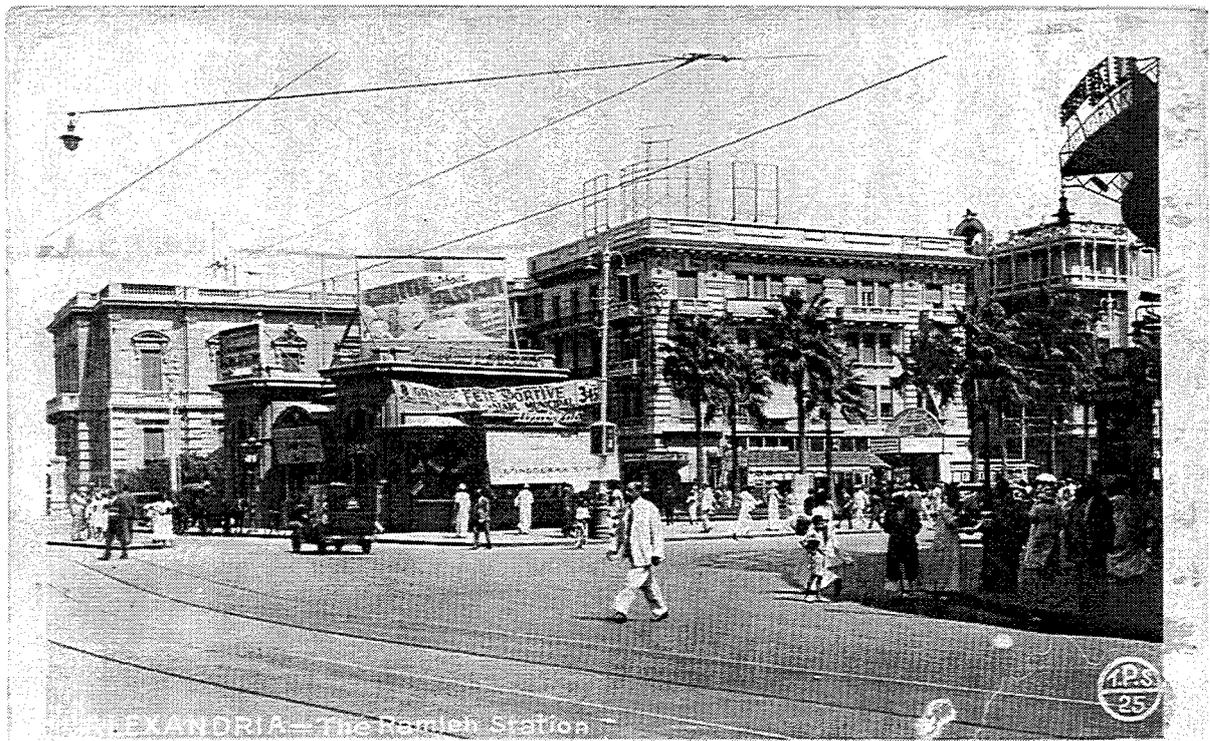
En revanche, c'est bien pour elles, auditrices de choix, et non plus pour les gens de Bourse, que, chaque année, écrivains, philosophes, musiciens du monde entier se donnent ici rendez-vous, illustrant la ville de leur talent et de leur nom, et sont heureux de retrouver, dans cet accueil charmant, ces manières délicates, ces plaisirs brillants, cette atmosphère de fête perpétuelle, la fameuse Alexandrie, de leurs rêves.

Pour moi, tout sensible que je suis à leur jeunesse invincible, ce qui me séduit surtout en elles, c'est qu'elles soient diverses, mystérieuses et insaisissables, c'est qu'il se reflète, dans leurs yeux, des paysages de Galilée et de Damas, d'Athènes et de Rome, de Rhodes et de Constantinople, qui sait ? d'un village perdu dans la neige des Carpathes, d'un patio brûlant de Séville, c'est que, par elles, j'aie la délicieuse impression de passer sans cesse d'un monde à l'autre et de vivre, ainsi, en marge de l'univers.

Alexandrie, porte de l'Ouest

Des censeurs plus stricts accablent Alexandrie de reproches. "Cité mercantile et frivole, grondent-ils, ta subtilité s'exerce-t-elle ailleurs que dans les corbeilles de la Bourse, le prétoire des tribunaux mixtes et les parlotes des théosophes ? Où sont tes Plotin, tes savants, tes artistes ? Montre-nous tes projets d'architecture, tes plans d'urbanisme. Tu crées des hôpitaux, des crèches, des ouvroirs, tu fondes des écoles. C'est entendu : tu aimes l'hygiène, le confort et l'instruction primaire obligatoire. Mais songes-tu à rendre au jour, pour ton honneur, les vestiges de ton aïeule ? Songes-tu à doter, pour que tes enfants y apprennent le goût de l'effort obscur, de la recherche libre et désintéressée, quelques institutions scientifiques ? Que n'as-tu écouté Barrès lorsqu'il te conseillait d'appeler M. Bergson "dans la chaire relevée de Philon" ? Quel est celui d'entre tes fils qui, ayant senti naître en lui une vocation de l'esprit, n'a pas eu peur de toi ? N'as-tu pas besoin qu'un génie se lève enfin qui, au lieu de te fuir, cristallise toutes tes velléités, te donne, par les formes de l'art et de la pensée, une réalité plus durable et plus noble, digne de toi ? "

"Esprits chagrins, suis-je tenté de répondre, ne désespérez pas. S'il est une ville faite pour la poésie et pour les spéculations intellectuelles les plus hautes, c'est bien Alexandrie. La solitude de ses jardins favorise la vie intérieure, son vent du Nord est vivifiant et pathétique, la pulsation de la mer y donne son rythme à la pensée. J'ai interrogé naguère Cavafy et Thuile. J'ai écouté des centaines d'étudiants. Je suis les efforts d'un Mahmoud Saïd et d'un Naghi. Depuis que je la connais, la jeunesse alexandrine a changé. Ne désespérez pas."



Des inquiétudes plus graves vont occuper l'âme de cette jeunesse. Voici qu'à une heure d'avion des confins où nous sommes, une grande capitale musulmane fait briller d'un éclat nouveau les lettres et la pensée arabes et prend la direction spirituelle de l'Égypte et même de l'Orient. Que va faire Alexandrie ? Tourner le dos à la mer pour mieux se sentir solidaire de sa patrie ? Oublier son passé, ses traditions, pour mieux honorer le génie de l'Islam ? Telle est la question qui se pose.

Je ne crois nullement que ce soit un dilemme, car les Égyptiens les plus hardis n'ignorent pas ce que leur esprit peut encore tirer de la Grèce et de Rome et combien l'Occident est nécessaire au développement de leur pensée. Il n'est pas possible que l'appel de la Méditerranée cesse de retentir sur ces bords, que, par delà l'étendue bleue, l'Acropole ne fasse plus son signe et que bateaux et avions n'apportent plus de messages. Ou alors, il faudrait que l'Europe fût morte. Ville d'Égypte, de langue arabe, assise aux rivages où chaque flot est une pensée, Alexandrie comprendra sa mission : rester la porte de l'Ouest



Avenue d'Aboukir, à la hauteur du Sporting Club

La plupart des illustrations de ce cahier proviennent de la collection personnelle de Max Karkégie.